

La patrie suisse

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 27

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Sommes-nous dans les régions dévastées de la France du Nord, ou bien dans les ruines de quelque cité antique ? La route décrit une courbe gracieuse et, dans le lointain, accrochés aux derniers contreforts de la montagne, de pittoresques maisons apparaissent. On dirait qu'elles sont taillées dans la roche et entassées les unes sur les autres.

— Où sommes-nous ? demande François inquiet.

La main tendue en avant, le chauffeur lui répond :

— Là-haut sur la crête, vous apercevez les Baux et, à gauche, c'est le Val d'Enfer.

François, qui a sans doute fait un mauvais rêve, s'écrie :

— Alors, vous nous menez en enfer, à présent. Il ne manquait plus que ça !

Marc-Henri, goguenard, lui répond :

— Tu n'y seras pas plus mal que chez toi. L'enfer, dans ce pays, cela n'a rien d'effrayant. J'ai l'impression qu'on s'en accommoderait volontiers ! Il n'avait pas achevé sa phrase que la voiture s'arrêtait en face de l'« Hôtel de la Reine Jeanne », l'un des mieux achalandés de l'endroit.

Nous n'avions pas mis pied à terre que deux ou trois guides nous entouraient déjà, promettant, si nous les suivions, de nous faire voir des merveilles.

Marc-Henri les repoussa d'un geste en déclarant :

— C'est bon, c'est bon. On verra voir. Pour le moment, on a soif !

Ces propos furent dits avec tellement d'autorité que les guides s'éloignèrent, attendant, sans doute, une occasion plus favorable.

* * *

Dans la salle à boire de l'« Hôtel de la Reine Jeanne », nous avons bu une bouteille de Château-Neuf du Pape qui a fait merveille et réconcilié François avec l'enfer dans lequel il va passer une heure ou deux. Le chauffeur lui-même s'est déclaré enchanté de sa promenade et de la « fine goutte » que nous lui avons offerte. A la première bouteille succéda une seconde. Et la troisième aurait certainement fait son apparition si Marc-Henri ne s'y était pas énergiquement opposé :

— Il s'agit maintenant, fit-il, de visiter ce village des Baux. On n'est pas venu jusque-là pour rester dans une pinte.

Il se leva le premier et sortit. Nous l'avons tous suivi, même Jules au Sapeur, lequel s'apprêtait déjà à faire « schmolitz » avec le chauffeur.

— Je vous attends ici, déclara ce dernier, en vidant son verre et en allumant un bout de Grandson qu'il déclara excellent.

Dans la Grand'Rue, laquelle est étroite comme une venelle du moyen-âge, nous nous sommes acheminés à la queue leu leu, admirant les vieilles maisons ; construites en partie dans les rochers. Ici et là, voici une porte originale, une fenêtre à meneaux, un pavillon, une tourelle crénelée. Tandis que François s'exaltait devant la

grande baie vitrée de l'hôtel de Manville qui porte encore, sur son fronton, la devise de Genève : « *Post tenebras lux* », Marc-Henri affirma qu'il fallait sortir de ce quartier de vieilles baraques pour aller voir la vue. Sur la « Place de la Lauze », nous avons obliqué à droite et sommes arrivés devant l'esplanade de l'église d'où nous avons eu un joli coup-d'œil sur toute cette pittoresque contrée.

Au fond, c'est le Val d'Enfer avec son dédale de pierres et ses éboulis puis, à nos pieds, voici quelques maisons au milieu de champs en culture.

Une jolie vendeuse de « souvenirs du pays » veut bien nous donner quelques explications. Petite et gracieuse, dans son corsage brun, elle nous regarde gentiment. Elle a des yeux magnifiques, un teint mat et un petit nez spirituel qui enchante Marc-Henri. Médusés, nous formons le cercle autour d'elle et buvons ses paroles. Elle nous montre, au premier plan, un moulin qui porte le nom de « Maître Cornille », ce qui fait tressaillir de joie François du Crétêt. Puis, avec un sourire ambigu, elle désigne, du doigt, une maison à demi-ruinée qui s'appelle : « Pavillon de la Reine Jeanne, rendez-vous d'amour des Princes des Baux ».

Ses explications furent coupées d'un éclat de rire de Marc-Henri :

— Ces tonnerres de Méridionaux, s'écria-t-il, il n'y en a point comme eux. Grands coups d'épée et... rendez-vous d'amour ! Quelle superbe race ! C'est le cas de dire : « *Poison de soleil !* »

Après nous avoir affirmé que le poème « *Mirreille* » avait été filmé dans le vallon que nous avions sous les yeux, la jeune vendeuse nous parla des seigneurs des Baux qui étaient de grands batailleurs, du roi René qui a laissé des souvenirs dans toute la Provence et de la reine Jeanne dont la vie aventureuse serait trop longue à raconter.

Pour remercier notre aimable vendeuse, nous lui avons acheté une quantité d'objets inutiles. Marc-Henri s'est offert un plat qui servira à orner la plus belle chambre de sa maison et qui porte ces mots :

*A la table et au lit,
Tout rit quand j'y suis.*

* * *

La voiture nous attend. Encore un dernier regard à cette pittoresque bourgade des Baux et nous filons, à travers des champs d'oliviers, vers la ville d'Arles, perdue là-bas, tout là-bas, dans la plaine.

Jean des Sapins.

LA PATRIE SUISSE. — Dans *La Patrie Suisse* du 8 juillet : le passage du Tour de France à Genève, le grand prix motocycliste à Berne, les fêtes de gymnastique de Dubendorf, le raid des hydravions italiens, l'installation du nouveau musée Wagner, à Lucerne, les fêtes des promotions. Des variétés : le palais de la Monnaie à Londres, la page de l'alpiniste, une chronique musicale sur les manifestations de Florence, une page gaie, formant avec les nouvelles, les romans, les pages de mode, le fond de ce beau numéro.

LE CHIEN



N'était au commencement de juillet. Il faisait lourd et chaud. Aux terrasses des cafés, les clients immobiles, somnolaient à demi, regardaient l'arroseuse passer devant eux. Sous le pinceau d'eau, le pavé d'un blanc dur et fatiguant se teignait en plus sombre, comme un meuble sous le ripolin luisant. Deux petites rigoles troubles couraient le long des trottoirs, s'engouffrer dans les criblets. Cette odeur de vapeur fraîche pénétrait les choses, montait de la rue pour se perdre très haut dans le bleu du ciel. Au pied d'une façade, une éclaboussure en feu d'artifice, lentement séchait, s'effaçait. Et de nouveau, la chaleur implacable enfiévré l'atmosphère. On n'entendait que le chantonnement monotone d'un moteur électrique et le clac... clac régulier d'une courroie de transmission... Ah ! dormir sur la table, le bras replié, s'abandonner pesamment à ce mouvement giratoire qu'on sent tourbillonner dans sa tête vide et lourde...

Ernest Regamey, sous-secrétaire provisoire à l'Etat, venait de faire un agréable petit somme. Il se leva, s'étira, et à grands coups d'eau se rafraîchit la figure. Puis, sifflotant, il crocha son col, passa son paletot, alluma une cigarette et sortit. Les mains dans les poches, il descendit deux étages, traversa le corridor sonore et glacé, et se trouva sur le trottoir.

Comme il s'avavançait, un petit chien aux longs poils bruns, la langue pendante, l'œil vif et agitant une queue touffue, se jeta dans ses jambes, se dressant sur ses pattes de derrière, il cherchait un appui. Ernest Regamey recula plutôt par crainte de taches parce que la bête ne paraissait nullement agressive.

— Allons, allons ! Bas les pattes, polisson !

Et se baissant, il fit semblant de ramasser un caillou et le geste de le lancer devant lui. Le petit chien courut, flaira le sol, tourna court et s'en revint, frétilant, au petit trot. Ernest Regamey qui s'en allait déjà, se retourna :

— Ah ! mais non, mon petit, je ne te veux pas !

Et pour l'effrayer, il tambourina des pieds et gesticula des bras, comme s'il se fut agi d'une poule...

— Brrr !

Ce qui rendit le roquet fou de joie, croyant qu'on voulait jouer avec lui ! Et il jappait, et il sautait, partait, fonçait et évitait le pied d'un brusque crochet. Déjà les passants amusés, s'arrêtaient, souriaient doucement. Ernest Regamey se sentit mal à l'aise et un peu honteux de ferrailer contre ce toutou et il reprit son chemin d'un air faussement détaché... Le petit chien s'était arrêté, intrigué. Il tourna la tête, sembla réfléchir, parut hésiter, se secoua vivement, mordit une puce qui lui tourmentait le flanc et... de son même trotinement régulier, le corps un peu de biais, il emboîta le pas derrière sa nouvelle connaissance.

Ernest Regamey avait plusieurs commissions à faire et il comptait bien que le petit chien, à la longue, se lasserait. Il entre coup sur coup dans deux magasins et toujours le petit chien était là, assis sur son derrière, attendant. Il n'était pas entré dans les magasins, mais profita d'un simple rideau qui fermait un salon de coiffure, pour y suivre son nouveau maître.

Il n'avait pas pénétré tout de suite. Mais voyant qu'Ernest Regamey ne sortait pas, il s'était enhardi, avait traversé la salle d'attente sans s'arrêter, flairé le fauteuil et reconnu son homme. Alors, tranquillement, il se coucha sur le flanc, les pattes raides, la gueule entr'ouverte, et haletant doucement, il ferma les yeux. Ernest Regamey expliqua :

— Bon, le voilà qui vient là, depuis chez moi, je n'ai pas pu m'en défaire. C'est bien joli les chiens, mais...

Le coiffeur ne le laissa pas finir :

— Oh ! monsieur Regamey, il ne faut pas lui en vouloir c'est qu'il vous aime bien !

Et toute la conversation roula sur les chiens.